

EXTRAITS

Rendez-vous à Phuket

PHUKET, le paradis, tout le monde descend. L'autocar s'arrêta juste devant la majestueuse entrée du Magic Lagoon et lâcha son contingent de touristes blonds et maladroits : des Suédois, des Allemands, des Français, des Russes, tous ceux qui ont rêvé du parfait cliché de vacances, découvert enfin dans son éblouissante réalité ; un paradis bleu où les anges évoluent avec légèreté autour d'un soleil incandescent.

Guillaume n'avait pas encore assez chaud pour apprécier pleinement le cocktail de bienvenue ; il n'avait qu'une hâte, rejoindre la chambre 213 qu'on lui avait attribuée, pour se mettre à l'aise et choisir sa nouvelle peau, celle qui sied au changement total souhaité et assumé par avance ; la mutation dans sa tête avait été instantanée, il était déjà sur une autre planète et ne se souvenait même plus qu'on l'avait envoyé en Thaïlande pour une retraite dorée loin de ses affaires immobilières un peu troubles et surtout loin des cauchemars d'une vie familiale brisée par le drame.

Noël, jour de l'an, c'était la fête, ici comme ailleurs ; le souvenir des Noël passés ressurgirait sans doute, vite engourdi par la chaleur moite et l'animation irrésistible des petites rues de Phuket. Le scénario était écrit d'avance, sauf que cette fois, le destin en avait peut-être décidé autrement.

Ce matin du 26 décembre, le premier jour de véritable grâce matinée, Guillaume fut sorti de son lit par un énorme coup de tonnerre suivi d'un grondement sourd et déferlant qui lui rappela l'horrible tempête de Noël 99, alors qu'il était en vacances en famille à Quiberon, à la pointe du château – toujours au bord de la mer – réveillé en sursaut, de la même façon, par l'orage, le vent et le fracas de l'océan sur la digue. Étrange coïncidence ! Aurait-il fait un mauvais rêve ?

Dehors, en pleine lumière, ce n'était pas de l'orage mais la mer entière qui se précipitait dans les entrailles de la terre, en un flot inouï qui transportait pêle-mêle, des tôles, des charpentes de bois, des transats, des parasols, des carrioles et des corps désarticulés qui venaient heurter le soubassement de l'hôtel avant de poursuivre un chemin vers l'enfer.

Guillaume était paralysé, fasciné par ce qu'il voyait, obstinément incrédule, et surtout par ce qu'il entendait : un bruit sauvage, un cri déchirant qu'il n'identifiait pas et qui annihilait en lui toute volonté, toute lucidité.

Quand la mer fit mine de se retirer et que le bruit sembla s'apaiser, une sorte de brume montait de l'immensité, peut-être en réalité, un voile dans le regard de Guillaume qui pensa avoir vu une ombre sur la coursive de l'hôtel, une jeune femme blonde et fragile qui disparut presque aussitôt sans un mot. A aucun moment, il n'avait eu le réflexe d'aller à son secours et la mer, en tout état de cause, ne lui en aurait pas laissé l'occasion.

La seconde vague, en effet, fut plus monstrueuse encore, plus abominable, puisqu'elle ramena sans pitié tout ce que la première avait oublié. Autour du complexe hôtelier, on ne voyait plus la surface de l'eau mais une masse mouvante jaune et écœurante de débris, de déchets et de corps mutilés et difformes. Les cris d'épouvante avaient disparu mais la peur s'installait sourdement.

.....

Rendez-vous avec Sacha Guitry

Le cinquantenaire de la mort de Sacha Guitry aurait pu passer inaperçu si la télévision (FR 3) n'avait eu l'idée opportune – et tout à fait excellente – de proposer à cette occasion un téléfilm original inspiré de la vie de l'écrivain-acteur, le célèbre personnage étant incarné à l'écran par le talentueux Jean-François Balmer, comédien au jeu sobre, juste et émouvant.

J'avoue n'avoir suivi que par bribes cet épisode de vie particulier et limité en fait à la période précise qui va de août à octobre 1944, et qui n'est pas celle que la mémoire retient avec plaisir.

Que Sacha Guitry ait travaillé pour les Allemands, comme sa consœur d'infortune Arletty, que la libération ait cherché ses victimes expiatoires aussi chez les gens célèbres, ne peut laisser indifférent. Il est certes plus agréable d'entendre les bons mots ou les aphorismes féroces du misogynne qui aimait tant les femmes. Pour ma part, j'aurais préféré une sélection de ces bons mots-là ou, mieux encore, entendre la voix inoubliable du maître dans une de ses prestations fameuses.

25 juillet

Mercredi. C'est jour de marché à Malakoff. Je hante ce territoire depuis plus de trente ans, ce n'est donc pas étonnant que j'y rencontre une quantité de connaissances et quelques amis auprès desquels je peux m'attarder un moment. La rencontre de ce jour est quelque peu surprenante. Qu'un ami que je n'ai pas vu depuis à peu près une année m'aborde de façon aussi abrupte :

— T'as vu le film sur Sacha Guitry, hier soir ? Il y a de quoi étonner ;

— Bien sûr, il n'y avait que ça d'intéressant, comment ça va ?

Hormis l'avoir croisé de loin dans la foule, il était plutôt sorti de mes pensées. Ce jour-là précisément, je pensais à lui et je tombe dessus. Quoi de plus normal n'est-ce pas ? C'était une rencontre programmée d'avance par le hasard.

J'avais fait la connaissance de ce Monsieur Henri, il y a plus de dix ans dans des circonstances que j'ai un peu oubliées. Il s'agissait vraisemblablement d'une rencontre professionnelle et, comme bien souvent, j'avais dû raconter ma vie et lui, avait dû me raconter la sienne. Il en était résulté qu'il avait un tableau à vendre, qu'à l'époque, j'étais en pleine crise culturelle, que mon appétit d'art était infini autant qu'indéfini. J'avais acheté le tableau. Une œuvre de Pierre de Belay, peintre breton proche de l'école de Pont Aven (1934). Le sujet, un peu austère, représente un portrait de marin pêcheur hollandais taillé au couteau de façon virile et réaliste. Il en fallait plus pour me faire peur. J'avais vu le nom de de Belay à maintes reprises – et les œuvres correspondantes – dans la Gazette de Drouot, à l'occasion des plus belles

ventes et en belle compagnie, celle de petits maîtres appréciés tels que Loyen du Puygaudeau, Maxime Maufra ou Maurice Denis. C'est en quelque sorte l'amour de l'art qui m'avait poussé insidieusement vers ce nouvel ami. Mais pas seulement. L'individu, au demeurant insignifiant, avait excité ma curiosité et s'était montré très rapidement plus original que je ne le pensais. Comment peut-on habiter Malakoff et posséder une île en Bretagne, dans l'Aber Wrac'h ? Car c'était bien le cas du personnage qui ne pouvait plus être ordinaire et m'intéressait au plus haut point, moi, un insulaire de la pensée, un Robinson de la poésie. Ce mercredi 25 juillet, après un si long entracte, il eût été naturel que nous parlions spontanément de la peinture ou de la Bretagne, et ce fut... Sacha Guitry.

.....

0-0-0-0-0-0-0-0-0-0-0-0